



**HERBERT
CLYDE LEWIS**

**Un gentleman
à la mer**

PRÉFACE DE FANNY QUÉMENT

Rivages poche
Petite Bibliothèque
INÉDIT

Que se passe-t-il lorsqu'un gentleman tombe à l'eau de bon matin, en plein milieu d'une mer d'huile ? C'est à cette question que répondent les pages de cette nouvelle parfaite, un petit bijou d'humour noir. Henry Preston Standish, un homme d'affaires sans histoires, réalise un beau jour l'ampleur de son ennui et décide de prendre le large, abandonnant temporairement femme et enfants dans l'espoir de se ressourcer. Entre Honolulu et le canal du Panama, un faux-pas le fait passer par-dessus bord.

Le livre, publié en 1937, connut un sort semblable en sombrant dans les oubliettes de la littérature, mais depuis sa redécouverte récente, ce texte a été traduit en plusieurs langues et salué par la critique comme une perle rare sauvée des eaux.

Collection dirigée par Lidia Breda

Herbert Clyde Lewis

Un gentleman à la mer

*Traduction de l'anglais (États-Unis)
et postface de Fanny Quément*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

TITRE ORIGINAL :
Gentleman Overboard

Couverture : © Louise Aspinall for *Gentleman Overboard*,
English language edition, Boiler House Press, 2021.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la postface, la traduction française
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6135-9

À Gita.

Quand Henry Preston Standish tomba tout droit dans l'océan Pacifique, le soleil pointait à peine au levant. La mer avait le calme d'un lagon ; il faisait si bon et la brise était si douce qu'un homme ne pouvait que s'emplir d'une divine tristesse. Dans cette région du Pacifique, l'aurore n'arrivait pas en fanfare : le soleil se contentait d'accoler son dôme orange à l'extrême circonférence et poussait lentement mais sûrement, si bien que les étoiles pâlissantes avaient amplement le temps de s'évanouir avec la nuit. En fait, Standish réfléchissait à tout ce qui distingue l'aurore de la tombée du jour quand il fit le pas malheureux qui le précipita dans les eaux. Il se disait que la nature était d'une générosité magnifiquement débordante avec les couchers de soleil, peignant les nuages de couleurs si rayonnantes et ruisse-lantes qu'aucun homme doté d'une sensibilité

esthétique ne pût jamais les oublier. Et il se disait que pour quelque inexplicable raison, la nature était au contraire singulièrement radine quand le soleil se levait sur ce même océan.

L'*Arabella* naviguait méthodiquement de Honolulu jusqu'au canal du Panama. Elle atteindrait Balboa huit jours et huit nuits plus tard. Cette route était peu empruntée. En dehors de l'*Arabella*, qui transportait ses passagers toutes les trois semaines, seuls quelques cargos faisaient le trajet, uniquement sur demande. Les navires étrangers n'avaient pas grande raison de passer par là, car les États-Unis contrôlaient la majeure partie des échanges avec les îles et l'essentiel du commerce se faisait avec San Pedro, San Francisco et Seattle. En treize jours et treize nuits de voyage, l'*Arabella* n'avait croisé qu'un seul autre bateau, en route pour Hawaï. Standish ne l'avait pas vu. Il lisait une revue dans sa cabine, mais le second, Mr Prisk, l'en avait informé par la suite. C'était un cargo avec un nom vaguement scandinave qu'il avait oublié presque aussitôt.

Le voyage avait jusqu'alors été d'un calme si délicieux que Standish ne se lassait pas de remercier sa bonne étoile de l'avoir poussé à embarquer sur l'*Arabella*. Lui dont la vie n'était que devoirs et préoccupations, comme le voulait sa position, il se souviendrait toujours de ce voyage comme

d'un moment exceptionnel, simple et bon. Quand bien même il ne connaîtrait plus jamais la tranquillité, il ne se renfrognerait pas, car il saurait qu'elle existe. Sa bonne étoile était l'étoile Polaire. Elle n'était pas très haute à cette latitude, et s'il l'avait choisie parmi tant d'autres, c'était qu'il ne connaissait pas bien les étoiles, et qu'elle était particulièrement facile à retrouver.

L'*Arabella* était en fait un cargo dont la partie centrale avait été aménagée pour le transport de quelques passagers. Standish voyageait avec huit autres personnes. Il y avait la remarquablement fertile Mrs Benson, qui avait gratifié son mari de quatre enfants en moins de cinq années. Mr Benson n'était pas de la partie, contrairement à ses quatre répliques, trois filles et un garçon dont les âges allaient de presque zéro à trois ans et huit mois. Et même si Standish ne l'avait pas rencontré, c'était tout comme, car Mrs Benson lui en avait fait un portrait détaillé. Mr Benson travaillait comme contrôleur des comptes itinérant pour une banque. Leurs chemins s'étaient séparés d'une manière ou d'une autre et Mrs Benson allait maintenant le rejoindre au Panama.

Deux des trois autres passagers étaient des missionnaires, Mr et Mrs Brown, qui semblaient dresser une barrière devant eux chaque fois que Standish les approchait, comme pour suggérer

qu'ils en savaient tellement plus que lui sur Dieu qu'il était inutile de vouloir sympathiser. Le dernier compagnon de bord de Standish était un fermier yankee de soixante-treize ans, un certain Nat Adams, qui ne pouvait donner aucune explication rationnelle à sa présence. Après toute une vie d'honnête labeur, deux choses importantes et concomitantes lui étaient arrivées : une bonne récolte de pommes de terre et une crise de voyage aiguë. Il avait laissé tomber la charrue et acheté des billets au hasard. À bord de l'*Arabella*, il était devenu le fidèle camarade de Standish. Il ne tarissait jamais d'éloges pour les vertus de son dentier, qu'il tirait de sa bouche et montrait fièrement à la moindre occasion.

Cette traversée ne rapportait rien aux propriétaires de l'*Arabella*. Il était question de suspendre le service entre le Panama et Hawaï l'année suivante. La cargaison n'était pas très importante, et le navire était en partie ballasté. Mr Prisk était franchement inquiet, car il n'était plus tout jeune et les deux enfants qu'il avait à Baltimore continuaient de grandir. Cela faisait trois ans qu'il ne les avait pas vus, pas plus que sa femme, mais la compagnie envoyait automatiquement quatre-vingts pour cent de son salaire de second à Mrs Prisk, lui laissant tout juste de quoi s'acheter du tabac et des cirés.

Le capitaine Bell ne faisait jamais attention à ses passagers. Il dînait avec eux le premier soir, puis il se retirait dans sa cabine et poursuivait son voyage dans la solitude. Mr Prisk disait que le capitaine était un grand passionné de bateaux miniatures et qu'il avait passé les trois dernières traversées à reproduire une goélette à quatre mâts. Les deux autres seconds, les ingénieurs et Sparks étaient tous de braves compères qui enchaînaient les parties de bridge contrat, le marin quittant la vigie reprenant immédiatement la main de celui qui montait faire son quart. Ils étaient aimables envers les passagers et Mr Travis, le chef mécanicien, leur montrait volontiers les profondeurs de la salle des machines, mais le bridge passait avant tout. Étant donné que Mr Prisk était devenu second dans le respect de la tradition, en commençant comme simple matelot et en gravissant les échelons, il ne pouvait pas jouer au bridge contrat, seulement à l'innommable bridge aux enchères. Ainsi la solitude le forçait-elle à côtoyer les passagers de temps à autre.

Standish se plut tout de suite beaucoup à bord de l'*Arabella*. Il parvenait à répondre aux questions sur sa propre personne sans trop en dire, mais sans trop faire de mystères non plus, et il passait la majeure partie de son temps à enquêter l'air de rien sur la vie de ses compagnons de bord.

C'était très facile : excepté les deux missionnaires, ils étaient tous ravis de pouvoir s'épancher. Standish réalisa qu'il avait une irréprouvable envie d'en savoir plus sur ces gens ; pour la première fois de sa vie, il s'intéressait sincèrement à des inconnus. Il passait des heures à contempler le visage flétri de Nat Adams, à sonder les yeux bleus et l'air satisfait de Mrs Benson. Et les enfants Benson étaient une source de joie permanente. Standish s'avouait que le petit Jimmy et la petite Gladys le comblaient plus que ne l'avaient jamais comblé les deux enfants de sa propre famille à New York, et pourtant Dieu sait qu'il aimait ses enfants comme tout autre père. Il ne jouait pas avec Jimmy et Gladys : il se contentait de rester sur son transat et de les regarder faire les fous. Écouter leurs grands éclats de rire, regarder leurs corps en pleine santé et leur peau joliment hâlée, tout cela emplissait Standish d'une douce mélancolie.

Tout était absolument fantastique. Il avait suffi d'une journée pour que la mer, un peu tempétueuse au large de Honolulu, devînt si incroyablement calme que l'*Arabella* semblait voguer sur un miroir. Le temps était parfait ; c'était le seul mot que Standish pût trouver pour le décrire. En fait, Standish s'accommodait très bien des superlatifs habituels quand il se dépeignait son voyage. Il y avait des choses pour lesquelles il n'avait pas

les mots, comme les couleurs des couchers de soleil, la douceur de la houle, l'immensité des ciels étoilés. Pour le reste (la cabine qu'on lui avait attribuée, la nourriture, l'air, la couchette suffisamment ferme, les draps propres et les couvertures qui sentaient bon la lessive) il trouvait tout cela épatant, merveilleux, magnifique. Il mangeait beaucoup, puis faisait de l'exercice dans la piscine en toile installée sur la dunette, et le soir il se contentait de s'asseoir, de fumer ses cigarettes et d'écouter Nat Adams essayer de lui expliquer comment l'envie de voir le monde s'était soudain emparée d'un riche fermier de la Nouvelle-Angleterre.

Il se couchait très tôt tous les soirs, ce qui expliquait qu'il eût été là où il était quand il tomba dans l'océan. Tiré de son sommeil à quatre heures du matin par le tintement des huit cloches à l'avant du pont, Standish resta sous ses draps propres une vingtaine de minutes, avec le sentiment d'être délicieusement réveillé. Il avait regagné sa cabine à neuf heures la veille au soir, et comme il était à présent 4 h 20, Standish savait qu'il ne se rendormirait pas. Le hublot juste au-dessus de sa couchette était grand ouvert. Il s'assit et appuya son menton sur le cuivre froid. C'était une étrange sensation, parcourant tout son dos de voluptueux frissons. Il passa finalement la

tête par le hublot pour laisser l'air marin fouetter son visage. Un peu plus bas le navire fendait les flots dans un râle continu. Standish fut transporté par la vue du grand ciel étoilé. Tout était si magnifique qu'il avait l'impression d'être un jeune enfant.

En rentrant la tête, Standish décida de se lever et de s'habiller. Il s'était rasé avant de se coucher et son bain pouvait attendre, il le prendrait entre le petit déjeuner et son heure de natation. Il se contenterait pour le moment de s'habiller, de sortir flâner et de regarder le soleil se lever.

Même sur ce simple navire Standish soignait sa toilette. Il trouvait qu'il n'était pas du genre à s'attifer de pantalons larges ou de tenues de sport fantaisistes. Depuis le début du voyage, il portait ses costumes d'homme d'affaires conservateur. Il en avait cinq en tout, et après avoir appuyé sur l'interrupteur de la lampe Standish sortit un costume gris de sa grande malle de cabine installée dans l'angle. Mais il commença par ôter son pyjama, puis, dans le plus simple appareil, il utilisa le lavabo de sa cabine pour se laver les dents, les mains et le visage. Il peigna ensuite ses cheveux raides, disciplinés, d'un noir terne. Quand il fut habillé il retira soigneusement son argent, ses clefs et le portefeuille contenant ses papiers du costume marron qu'il avait porté la veille pour les